

La vie dans ses états limites

Jean Lemieux, *On finit toujours par payer*, Montréal, La courte échelle, 2003, 256 p.

Marie-Geneviève Cadieux, *Ne dis rien*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 160 p.

Alain Denis, *Bidou Jean, bidouilleur*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2003, 180 p.

Frédéric Martin

Number 113, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, F. (2004). Review of [La vie dans ses états limites / Jean Lemieux, *On finit toujours par payer*, Montréal, La courte échelle, 2003, 256 p. / Marie-Geneviève Cadieux, *Ne dis rien*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 160 p. / Alain Denis, *Bidou Jean, bidouilleur*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2003, 180 p.] *Lettres québécoises*, (113), 28–29.

La vie dans ses états limites

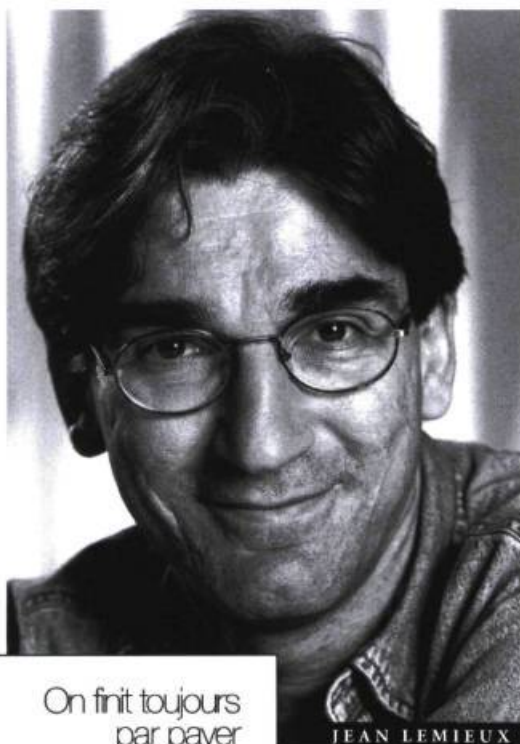
Sur fond de crime sexuel, d'inceste et de délire textuel, les romanciers Lemieux, Cadieux et Denis proposent des paris littéraires inégalement réussis et aboutis.

ROMAN | FRÉDÉRIC MARTIN

JEAN LEMIEUX A LA PARTICULARITÉ d'être médecin et d'être surtout connu, dans le milieu des lettres, comme écrivain pour la jeunesse. Après *La lune rouge*, publié en 1991 par Québec Amérique (et récemment « réactualisé » par La courte échelle), *On finit toujours par payer* est son deuxième polar. Nous voilà donc en pleine littérature de genre, que Lemieux ne révolutionne pas mais à laquelle il apporte une contribution assez honorable.

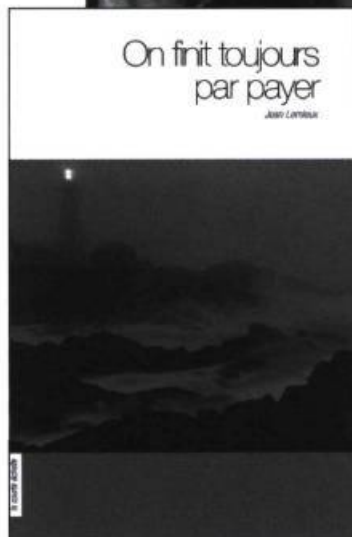
Comme appui extérieur à sa fiction, le médecin-écrivain met à profit un monde qu'il connaît. Ainsi, il a pratiqué pendant plusieurs années aux Îles-de-la-Madeleine et l'intrigue, comme de juste, se déroule dans ce milieu tissé serré : stratégie que n'aurait pas désavouée Agatha Christie, avec sa chère Miss Marple et ce petit village de St. Mary Mead où semble survenir un meurtre par jour. En outre, deux de ses personnages clés – le couple formé de Bernard Samoisette et d'Élise Morency – sont médecins. Ces deux-là sont des amis du sergent-détective André Surprenant, chargé d'élucider le meurtre de Rosalie Richard, la fille du maire de Havre-aux-Maisons qui, dans la fine fleur de ses dix-neuf ans, semble être tombée entre les griffes d'un prédateur sexuel. « Après s'être occupé pendant quinze ans de bricoles, il tenait enfin une véritable affaire. »

L'intrigue est menée dans les règles de l'art, et avec allant. La population des Îles n'est peut-être pas nombreuse, mais ni les suspects ni les pistes ne manquent. Dans ce décor idyllique manœuvrent des pêcheurs de crabes qui s'adonnent peut-être à la contrebande, des revendeurs de drogue, des profs de cégep pas nets, quelques déséquilibrés traités par la psychiatre Élise Morency, et une proportion conséquente d'« étrangers » (touristes ou professionnels fraîchement installés). Lemieux a une qualité cardinale : il sait entretenir le suspense. Tout comme il sait camper des personnages. Le polar n'est pas forcément un genre propice à la psychologie des profondeurs, on en convient ;



reste que l'auteur anime son microcosme avec un certain brio, en mettant en scène une faune diverse. Lemieux n'évite pas toujours la caricature : ainsi, Denis Gingras, homme « doué, dur et désagréable » venu de Rimouski pour prendre les commandes de l'enquête, apparaît vraiment trop borné pour mériter sa réputation de petit génie de la Sûreté du Québec. Surprenant, la mi-quarantaine inquiète et pétrée d'incertitudes, est plus convaincant parce que plus nuancé. À cet égard, il convient d'ailleurs de souligner que les quadragénaires de Lemieux, peu enclins à la sérénité, voguent en zones troubles. Ou dérapent...

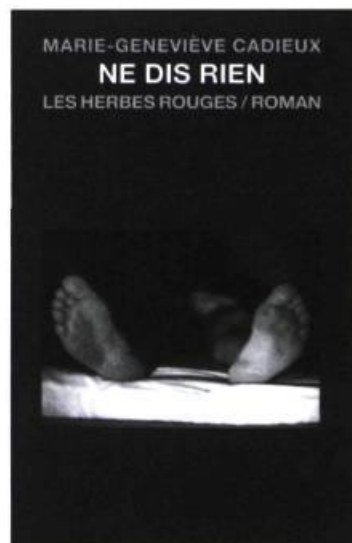
Quelqu'un, dans la communauté madelinote, est atteint de folie meurtrière, donc. Au final, on louera l'habileté de l'auteur, qui fait à travers ce polar une incursion dans la psychopathologie de la vie quotidienne. Le dénouement est cependant quelque peu tarabiscoté et, rétrospectivement, la mise en scène du meurtre apparaît tirée par les cheveux : c'est-à-dire que même dans l'économie générale du récit, cette mise en scène semble outrancière. Néanmoins, Jean Lemieux a un style d'une belle vitalité, et il est permis de suivre son évolution dans la planète polar.



UNE VOIX D'OUTRE-MORT

C'est aussi à un crime à caractère sexuel que s'attarde Marie-Geneviève Cadieux puisque *Ne dis rien*, son premier roman, relate un inceste. Au début, nous avons rendez-vous avec une morte : Élise Olivier, 43 ans, thanatopraticienne (embaumeuse) de profession, vient de succomber à une rupture d'anévrisme. Passons sur ce hasard par trop arrangeant qui la fait se retrouver sur la table d'autopsie d'une amie d'université ; c'est donc à rebours, racontés par la voix posthume de la principale intéressée, que les événements nous seront révélés.

Orpheline à 11 ans, Élise fut confiée, sur la volonté expresse de sa mère,



au frère de cette dernière. Il peint, fait de la photo, bref c'est un artiste. Et plus encore. « Jean. Il est ma mère, mon père. Parfois le personnage masculin, le personnage féminin, le chien ou l'oiseau gris dans la rue, la fiction ou le rêve. » Très vite se noue entre les deux une relation incestueuse à laquelle la jeune fille consent et se refuse tout à la fois. Histoire classique, presque banale : l'homme profite de l'ascendant que lui confèrent l'âge et son rôle de tuteur pour prendre possession du corps de sa nièce, reproduisant ainsi la relation qu'il avait avec sa sœur. « Mais tu étais nubile et précoce... Comme ta maman », lui avoue-t-il dans la scène finale, qui est celle de la libération. L'oncle ne serait-il pas en réalité le père ? L'auteure ne jugera pas bon d'élucider ce détail...

La touche singulière que peut apporter Marie-Geneviève Cadieux au thème réside dans la forme, et essentiellement là. Le récit est savamment fragmenté ; plus encore, il se veut morcelé, hachuré. Ainsi, les neuf chapitres à la chronologie bousculée – de sorte qu'on ignore parfois à quelle époque renvoient les souvenirs de la narratrice – sont eux-mêmes divisés en très brèves séquences narratives qui portent chacune un titre. Élise récapitule son histoire sur un mode impressionniste, amalgame présent et passé, superpose deux *je* : le premier est bien sûr sa voix d'outre-tombe alors que le second exprime le non-dit, la lucidité de la narratrice qui pose sur elle-même et sur son oncle un regard froid, presque clinique, où toujours s'entremêlent désir et dégoût.

À cette construction sophistiquée s'ajoutent divers éléments récurrents – des insectes (fourmis, papillons, libellules...), des photos, du sang, des doigts (fouisseurs ou amputés), des fleurs, l'eau – disséminés un peu partout dans le texte, qui sont autant de réminiscences d'une histoire prégnante. Mais qui, en raison de leur évidence, ont tôt fait de charger le roman d'un symbolisme lourd. De même, certaines métaphores convenues – le sexe « lourd de sang et de sens », « humide comme un escargot », par exemple – ne sont pas des plus heureuses. La très ambiguë scène finale, encore, a des airs de déjà vu : Élise, après avoir pris l'initiative de leur ultime rapport sexuel, fiche une aiguille dans l'un des yeux de son oncle. Œdipe n'est pas loin ! L'allusion n'est hélas pas très subtile, pas plus que ne l'est le fait d'avoir prêté à Élise la profession de thanatopraticienne, un choix narratif soulignant à gros traits, si besoin était, l'opposition entre Éros et Thanatos qui fonde le roman.

Si, dans sa description de l'inceste, *Ne dis rien* est d'un réalisme très cru, il n'en dit rien – qu'on me pardonne ce vilain jeu de mots ! – qu'on ne sache

déjà. L'ambivalence de la victime, par exemple, est un phénomène habituel... Il semble donc qu'à trop travailler l'esthétique de son roman, Marie-Geneviève Cadieux ait négligé d'en peaufiner le sens.



MARIE-GENEVIEVE CADIEUX

L'HOMME AUX MOTS

Premier roman, également, d'Alain Denis, *Bidou Jean, bidouilleur*, est d'une tout autre mouture, bien que le foyer familial du narrateur soit pour le moins bizarroïde. Ainsi, outre un Bidou, la maisonnée compte une « Biberon » (la mère), un « Bidon » (le père) et un « Canisse » (l'oncle) ! Bidon est un drôle de numéro : « père-plume » – c'est-à-dire écrivain –, il collectionne les séjours à l'hôpital psychiatrique. On ne sait trop de quoi souffre l'homme, mais il est notamment atteint de multiples phobies et obsessions. Bidou, lui, en a une, d'obsession. Ou, plutôt, il en a deux. La première, c'est justement « père-plume », tant aimé par l'enfant mais tellement absent ; la seconde, ce sont les mots. « J'ouvre discrètement mon pupitre et y prends mon livre préféré. Et chaque fois que j'ouvre ce livre, je m'y perds. [...] Ma montre en meurt : méchant tourbillon ! le dictionnaire illustré. Un monde, ma planète, mon père. »

Parti à la recherche de la figure paternelle, Bidou trouve donc les mots. Et s'adonne dès lors à un véritable délire langagier. Bidou relate divers événements, de son enfance dans un petit village du Québec jusqu'à l'âge adulte. Mais ici, l'anecdote revêt une importance toute relative. Pour le narrateur, rien ne compte que son rapport aux mots, seul ersatz possible du rapport avec le père sans cesse fuyant.

En matière de langage, Alain Denis, il faut le reconnaître, a une imagination incroyablement fertile. Et tant pis si la métaphore reste parfois obscure : bien malin qui pourrait dire à quoi rime « fallait se museler le haut du chapeau avec des tranches d'arbres », par exemple. Plus facile, peut-être, une définition : « Autopropulsion par réaction grâce à l'éjection à grande vitesse d'un gaz obtenu par combustion » pourrait correspondre à quel mot ? À *pet*, voyons ! Bon, c'est charmant pendant un temps, et lassant au bout du compte. En fait, l'auteur renoue avec la tradition orale ; son roman est d'ailleurs divisé en histoires qui relèvent du conte populaire. À cet égard, *Bidou Jean, bidouilleur* n'est pas sans rappeler *Les plus belles années* (XYZ éditeur, 2000), d'Yvon Paré, ou encore l'injustement méconnu *Mail-*



ALAIN DENIS

loux, histoires de novembre et de juin racontées par Hervé Bouchard, citoyen de Jonquière (l'Effet pourpre, 2002), d'Hervé Bouchard, eux-mêmes rattachés à une longue chaîne de filiation. Mais Denis ne fait pas preuve de la même maîtrise. Que manque-t-il à son édifice langagier ? Une armature peut-être, des fondations. Ici, la truculence forcée se heurte à la vacuité. C'est simple : le roman souffre d'un déficit de sens.

